

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest NELLO

Au Lac-Noir

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 103-109

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Au Lac-Noir

Un lac de montagne, un hôtel avec des bains, sur
le lac des barques et sur les barques des Anglais

d'Angleterre ou d'ailleurs. Je serais peu amateur du site si je n'y avais été l'autre jour surpris par la pluie.

La pluie fait fuir l'Anglais. Pourquoi le lac retient-il l'Anglais par le soleil et le fait-il fuir par la pluie ? Je n'ai jamais compris le goût de l'Anglais. Il ressemble à ceux-là pour qui tout vin est bon qui porte étiquette et qu'ils paient cher. Au fond le goût de l'Anglais, n'est pas le goût de l'Anglais, c'est le goût de la mode. D'ailleurs l'Anglais tient au confortable. Or, si les lacs de montagne sont à la mode (et la mode n'a pas tort), la pluie n'est pas confortable: c'est froid, ça fait de la boue, ça nous enferme entre quatre murs ; que faire entre quatre murs ? L'Anglais s'ennuie, l'Anglais s'en va: l'ennui l'a poussé ici sans que la beauté l'y attirât, l'ennui le chasse sans que la beauté l'y retienne.

Lui parti, et son engeance, moi qui n'ai, grâce à Dieu, peur ni du froid, ni de la boue, ni de quatre murs, qui ne m'ennuie point puisque j'aime la montagne, le silence et les livres, je reste et, en vérité, je me trouve mieux.

La montagne n'est belle complètement que dans le silence de certains bruits et dans l'absence de certaines choses. L'Anglais, ses bruits et ses parfums (il se parfume, le malheureux !) sont de ces choses dont ne s'accommode point la montagne. Dans un chemin sous bois, parfumé de sapins, de myrtilles et de fraises, j'en ai rencontré qui semblaient sortir d'un salon de coiffure : l'impression est affligeante.

La pluie fait mieux encore que chasser l'Anglais ; elle achève le paysage; le lac est fait pour la pluie

comme la pluie est faite pour le lac : le lac est le bassin naturel où coulent les eaux claires de la pluie, là est sa fonction, là est sa plénière beauté. Le philosophe le dit en une formule : « la perfection de tout être est d'atteindre sa fin », d'accomplir sa destinée, de suivre sa « vocation ». C'est une leçon que nous donne le lac. Aux jours de pluie, il accomplit sa destinée, fixée par sa nature et sa situation, il atteint sa fin et la plénitude de sa splendeur à lui.

Il faut le voir alors. Je l'ai vu.

J'étais venu par la montagne, une montagne peu merveilleuse : un torrent sous des sapins, des pentes gazonnées, et un sentier, tantôt près du torrent sous les sapins, tantôt par le gazon : chemin d'ailleurs fort plaisant. Veillot, qui le prit jadis, y a vu beaucoup de choses avec ses yeux à lui, qui ne sont pas les yeux de tout le monde, et il l'a décrit avec son dire à lui, suave et fort. Il était jeune, néophyte, voyant pour la première fois la vraie montagne ; il ne pouvait pas ne pas embellir un paysage catholique. Quoiqu'il en soit, la route m'agréait fort.

Le ciel avait son air de pluie, en dépit du soleil. J'aime à regarder le soleil lorsqu'il y court des nuages ; c'est une distraction de vacances que je prends quelquefois, et je ne manque pas d'y faire des découvertes. Ce jour-là, le spectacle en valait bien la peine.

Le vent, de ses doigts incertains et nonchalants, avait tissu un rideau blanc aux bords en guenilles, et il le tirait vers le zénith, ce grand rideau pâle, mince, aux mailles inégalement serrées, avec des jours, bien pâle ici, et là, opaque et gris, et ailleurs irrisé par des rayons invisibles ; en dessous, s'agitaient des nuages

aux formes ramassées, pareils à de grosses mouches, prises derrière une toile. L'instant d'après, un caprice du vent changeait le décor, les formes vagues évoquaient d'autres images, fantastiques aussi, et cela changeait encore et puis encore changeait.

Quant au merveilleux artiste des nuées, il courait la montagne à grande allure, l'air mauvais et menaçant, et parfumé, le bandit, et plein des bruits des hauteurs et des vallons. Le soleil se voilait. La pluie se préparait évidemment à visiter la montagne ; elle aussi, une artiste aux œuvres méconnues et dont l'approche ne me souriait guère, elle, dont les doigts subtils et mièvres allaient, avec tant de grâce discrète, vêtir le lac de beauté.

Par le site esquissé plus haut, le sentier montait : puis, entre deux collines pelées, passait un col triste ; et le sentier redescendait droit sur le lac, en pente raide, tantôt par le gazon, tantôt par les sous-bois d'un torrent.

Tout à coup, à un détour du chemin, apparaît la moitié septentrionale du lac avec sa rive indécise, presque marécageuse ; l'autre moitié, droit sous mes pieds, reste cachée. Puis, peu à peu, tout entier il se découvre.

Ma foi, cela ne me disait pas grand'chose. Je ne m'expliquais pas bien l'attrait de ce coin. Il y avait là une déception ; à lire certaine description merveilleuse qu'en fit un grand écrivain, j'attendais mieux. Il y avait aussi un peu de mauvaise humeur causée par l'imminence de la pluie, que j'aime bien chez moi, à l'abri, mais qui n'est pas cependant la compagne de voyage que je préfère ; de plus j'en ignorais le charme

dans ce val retiré. Je ne voyais pas en beau. Féroce-
ment, je me détaillais à moi-même le tableau.

Le bord aux trois quarts, nord et ouest surtout, un marécage ; L'hôtel, insolite en ce cadre champêtre : blessant comme un grain de sable dans l'œil ; la montagne sud et ouest : banale. Des Anglais partout, une bonne saison pour l'hôtelier : encore bien si tu trouves un lit où dormir. Sur les chemins, des enfants suivis de *nounous* : digression amère sur les défauts de l'éducation moderne.

En vérité, j'avais tort et en dix minutes j'en étais revenu. Marécage si l'on veut, les trois quarts du bord : mais au sud, de quel geste royal la montagne âpre et haute ne plonge-t-elle pas dans l'eau ses pieds abrupts velus de « noirs sapins » ; et puis j'aime assez la molle indécision du rivage avec ces nuances du glauque des eaux au vert cru des prés en passant par les tons mêlés des roseaux. L'hôtel blessant, certes oui, mais qui l'aurait pu être davantage comme certains que l'on sait. La montagne, banale, j'y consens ; mais aussi harmonieuse, bonne enfant, condescendante, non pas reine, mais aimable suivante de cimes qui, tout près, au sud, montent d'uu jet, superbes, jusqu'aux nuages. Des Anglais : tant mieux pour ceux qu'ils paient bien. Des enfants : mais c'est fort bien, c'est aimable, ça cause gentiment, c'est *très nature* et ça rime bien au cadre. Ainsi me répétais-je, et le soir est venu.

Le soir est venu : ciel couvert, obscur. Dans la vague lumière de la brune, la plaine qui borde le lac à l'ouest semble mouvante et frémissante comme les eaux, et le lac semble agrandi, élargi, débordant à

remplir tout le vallon : seule, à de fuyantes lueurs glissant au pli des vagues, la méprise se dissipe : car seules ainsi les eaux peuvent en leur sein thésauriser les richesses du soleil, et l'obscurité venue, en pâles reflets, les épandre parcimonieusement dans la nuit.

Puis un grand souffle de vent, tout à coup, par l'espace.

La pluie. Un grand bruit s'est levé, vaste, emplissant le cirque montagneux jusqu'aux sommets, le bruit large des pluies dans l'eau, sur les branches, sur les herbes, sur les toits, mêlé au bruit de soudains ruisseaux chantants sur les pentes. Bruits puissants mais doux, intimes parce que spontanément ils évoquent la grande chambre de famille où l'on se réunit pendant l'orage. Sous les raies drues de l'averse, le lac est noir; dans le vague de ses contours embrumés, la montagne semble s'élever à des proportions gigantesques. Qui n'a observé ces effets de la brume et de la pluie ? Une bonne fraîcheur humide, des « parfums de montagne mouillée » émanent de partout, réconfortants.

Au matin, il pleuvait : plus grêle, plus jeune, plus serein, c'était le même bruit. Le jour, à petits pas et discret, avec des clartés atténuées et légères, est venu. Le lac a de grands spasmes sous l'averse ; il agite ses eaux noires et profondes. La montagne, à demi voilée de brume, a des verdure lavées, rayonnantes sous le brouillard. Vifs, des coups de vent passent, pleins de bruits en éveil venus d'en haut, venus d'en bas, venus qui sait d'où ? Doucement, par la pluie, je m'en suis allé.

Dire tout le charme de l'heure et du temps et du

site ! Analyser et fixer ces mille petits détails dont émane le tout !

Des ruisselets dévalaient les collines; des flaques d'eau, claires, transparentes, stagnaient dans de petits bassins moussus avec de petits poissons à la surface ; le bon poète chantait dans la mémoire :

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne chante que pour vous plaire ;
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse.

Ce paysage était une unité qui vivait de la vie élémentaire des choses. Il n'était pas devenu autre, plus grand, plus original, plus sauvage, non, mais se manifestait en lui quelque chose d'inaperçu : il était harmonieux. Pas de heurts à l'œil dans le tableau, dans l'accord pas de fausse note, pas de déchirures dans la toile. Le vert des sapins, le vert des prés étaient plus vifs et pourtant se fondaient mieux ; d'une gamme insensible et mélodieuse, le bleu-noir du lac passait au vert, et le vert montait jusqu'au gris net des rochers, fondu dans le gris des brouillards.

Trouvez moi donc le mot, le mot magique, la petite phrase qui dirait cela tout entier, ni plus, ni moins.

Devant l'hôtel, une troupe d'Anglais prenait la poste.

Bulle, le 10 août 1900

ERNEST NELLO